

Métamorphose

Il n'est pas de secret que le temps ne révèle.

1. Chrysalide

L'enfant a les yeux de son rêve. Il est un petit automate qui n'est pas sorti de la nuit mais accomplit les gestes qu'on attend de lui. Il entre dans la classe, s'assoit n'importe où mais près de la fenêtre. Il ne connaît personne, il ne regarde même pas qui est son voisin. Il s'installe au fond. Il s'apprête à reprendre sa rêverie interrompue quand le prof entre. Un gloussement moqueur l'accompagne. Lui, il est nouveau mais certains ont l'air de savoir à quoi s'en tenir. Le petit monsieur gris qui vient d'entrer ne prête pas à rire pourtant. Ou bien est-ce sa grisaille même qui suscite cette hilarité rentrée ? C'est vrai qu'en regardant de plus près, il a des touffes de poils qui lui sortent des oreilles et dans son visage de fouine, un air malicieux et des tas de petites rides autour des yeux. Il sautille un peu, il a une voix frêle et presque timide. C'est un cours de biologie, on dit Sciences Nat à ce moment là, SVT est le terme plus rude employé maintenant.

Nicolas n'a pas trop écouté, il a trop sommeil. C'est vrai, c'est un enfant qui a besoin de beaucoup de repos et sa vie familiale compliquée ne lui permet pas de dormir autant qu'il voudrait. Ce qu'il aime, c'est rêver, se pelotonner sous la couette et quitter le monde des autres. Ce qu'il n'aime pas, c'est la compétition, les rires méchants et les toilettes de l'école. Il n'a pas écouté le professeur gris qui parlait d'œufs et de mandibules qui les cassent, qui évoquait le camouflage et la goinfreterie. Aussi quand il relève la tête, il ne comprend pas. Sur l'estrade là-bas, assez loin, se trouve quelque chose qu'il ne reconnaît pas. Il plisse les yeux pour mieux voir.

Un être étrange glisse et rampe, ondule et se trémousse ou alors arpente le terrain. C'est un mouvement d'enroulement tranquille, puis de détente ou bien le machin s'étire de toute sa longueur puis chaque extrémité se rapproche l'une de l'autre silencieusement et un pont se forme entre les deux... avant que la tête ne glisse plus loin sans à coups, défaisant la boucle aussi rapidement qu'elle s'était formée. Les couleurs de cet être sont multiples, parfois jaune et noir, orangé ou rouge vif, ternes

ou éclatantes, uniformes ou pleines de géométries étonnantes. Des points, des traits, des rayures, des zigzags, des hachures. Régulières, irrégulières, aléatoires, très symétriques. Et puis il y a les poils ! Ah les poils ! Ce sont des fourrures lustrées, des poils ras ou clairsemés, des toisons soyeuses et luisantes ou bien rêches et revêches. Je ne parle pas des pustules, des bubons presque parfois, non, je ne veux pas gâter votre plaisir... Mais il faut bien que je mentionne les difformités fantastiques qui ornent parfois la tête ou la queue.... épines en tous genres, aiguillons relevés, fourches dressées, filaments cornés ou protractiles mais aussi masques de carnaval, casques pointus ou maquillage délicieux. Flamboyance inutile de formes ! Que nous croyons... Chaque élément a sa raison d'être, parfois étrange ou inconnue, souvent incompréhensible.

L'enfant a les yeux écarquillés. Les autres rigolent et chahutent, s'horrifient et s'exclament. Lui, il est fasciné. Il ne connaît pas tous ces mots compliqués mais il regarde avidement.

Il observe les mandibules à l'ouvrage qui grignotent, râpent et boulottent, il voit la peau se tendre et devenir trop petite comme un vêtement qui a rétréci au lavage. Il voit l'être boulimique percer cette peau plusieurs fois. Il le surprend même qui se sert de deux anneaux imbriqués de son abdomen comme d'une pince pour s'extirper de la vieille enveloppe dont il se débarrasse sans regret dans un tour de manège qui envoie valser la membrane au loin. Mais j'ai peur de vous ennuyer, je ne donnerai pas tous les détails de cette entreprise de titan.

La bouche du petit s'ouvre un peu quand il voit le travail commencer, imperceptible et régulier, d'abord informe et pathétique, de plus en plus assuré et régulier jusqu'à l'obtention du résultat recherché. Un antre magique, un abri solide, une maison de soie, un vrai cocon quoi. Où l'on se sent en sécurité. Lui-même, l'enfant, a presque l'impression de rejoindre l'habitant de cette tanière. Ou plutôt ça le démange d'y entrer.

L'intérieur en est bien protégé. Le fil est opaque et serré. Alors, il ferme les yeux, l'enfant, et voit l'intérieur qui lentement (c'est ça qui le remplit le plus d'émerveillement, cette façon imperceptible de passer d'une réalité à une autre) se liquéfie, se décompose, se détruit sous ses paupières fermées. Il a très peur. Il ne veut pas de cet anéantissement, de cette disparition dans l'informe et l'infâme ! C'est assez dégoûtant, il faut bien le dire. L'enfant se tortille sur son siège. Autour de lui, les autres enfants n'écoutent plus. Ils font leurs affaires d'échange et de secrets. Lui, il

attend, il est tendu. Ça ne peut pas finir comme cela, dans cette déconfiture. Dans cette vague confiture...

Et là, ses sens sont en alerte, il a l'impression qu'il voit bouger des arcs en ciel sous la peau tendue.

C'est que le chambardement est fini, le chatoiement commence. Il suit des yeux l'évolution de la couleur et même de la forme et de la taille de ce drôle de truc (où est passé le monsieur gris ?). Nombreuses et lourdes pattes inutiles, puissantes mâchoires, viscères de goulu, tout devient aérien et élégant. Et là, ce qui arrive est si énorme que même les élèves les plus dissipés interrompent leurs activités illicites...

Un personnage inimaginable sort d'une dépouille déchirée. La suture se fait au niveau de la nuque par le haut et c'est un travail harassant. Epuisant. Le petit truc tout frissonnant qui en sort commence d'ailleurs par rester parfaitement immobile pour se remettre. Les ailes pendent, molles et chiffonnées, deux loques. Peu à peu l'enfant les voit se durcir, les couleurs s'aviver.

Je n'énumérerai pas la profusion des décors des couleurs et des dessins. Les ocelles, les bariolages et les taches. Je suis en retard déjà. De toute façon, il ne m'en laisse pas le temps. Le voilà déjà parti... Pfuit ! Elfe d'un autre monde, âme retrouvée, valseur de l'infini. Le cœur de l'enfant s'envole avec lui.

Ouh ! soupire le petit professeur gris, je suis crevé ! La métamorphose des papillons, ça me met toujours à plat... Et sous les yeux ahuris du garçon il reprend sa forme initiale de petit homme gris dont les gamins se moquent.

C'est ainsi que tant d'années après, j'ai les yeux embués de reconnaissance en pensant à cet homme formidable. Il est l'heure que je parte donner ma conférence. J'étais dans mes pensées, je me suis mis en retard... Bah, on m'attendra, les gens me trouvent très compétent, me croient très sérieux, me donnent du Monsieur le Professeur... On dit que je fais autorité dans la recherche naturaliste, mon nom est enseigné dans les facultés et mes confrères me jalouent.

Moi je n'oublie pas la réalité. Je suis un petit garçon émerveillé.

2. Nymphose

L'enfant écrit. Il est appliqué, il trace les mots comme il tracerait une calligraphie. Son stylo racle et accroche le papier, il aime ce petit bruit d'insecte. Il pousse sa

plume et tire la langue dans l'effort. Il rit tout seul. Quelle gaieté de voir se former des lettres et des mots. Des phrases enfin sous ses doigts. Comme ce chef Indien du Brésil dont Lévi-Strauss disait qu'il traçait des lignes horizontales ondulantes et faisait semblant d'avoir le pouvoir de l'écriture : il regardait et attendait que le sens jaillisse. L'enfant, lui, bien sûr, sait. Il sait que le sens vient de lui, de sa volonté, de son rêve éveillé. Mais il sent aussi que la vérité des signes lui échappe dès que le papier s'en empare et c'est ça qui lui plaît... Il regarde son œuvre et il est ivre de fierté. C'est beau, c'est inconnu et c'est lui qui l'a fait.

Il faut maintenant partager cette allégresse. Il a le cœur un peu pincé quand il s'approche de sa mère. Il a dessiné avec ses mots une chrysalide, va-t-elle voir un insecte horrible, un mystère incompréhensible, une chenille malfaisante ou un papillon triomphant ? Va-t-elle pousser de la main son histoire en disant qu'elle n'y comprend rien ? Va-t-elle lui corriger les fautes d'orthographe et noyer sa joie ? Lui expliquer des tas de choses qu'il ne sait pas et qu'il rêve d'apprendre sur le secret du monde ? Le regarder avec fierté mais sans rien voir ?

La maman regarde longuement. Elle ne voit pas la chenille poilue cachée dans le cocon. Elle n' imagine pas encore le petit être tout mouillé qui essayera de faire sécher ses ailes en tremblant d'être mangé ni la petite bête aérienne qui escaladera l'air de sa liberté fraîchement trouvée dans des acrobaties et des voltes-faces, des accélérations et des planées. Non.

Elle lève la tête vers son petit garçon. Il est heureux de voir que ses yeux brillent. Elle ne parle pas tout de suite, elle est émue. Puis elle le remercie, il lui a fait un beau cadeau pour sa fête. C'est un bijou unique, juste pour elle, cet objet géométrique qui cache si bien son jeu, sa fonction et sa beauté dans une insignifiance lourde de mystère. Elle s'émerveille de voir cette forme si travaillée de rondeurs et de bosses, de pics et d'à-plats. Et puis les couleurs la ravissent, c'est le mot, elles la font passer dans un autre monde, un autre regard, une autre vision. Il faut dire que la chrysalide qu'il a choisie est dorée à l'or fin, translucide par endroits, que les ailes repliées à l'intérieur font battre leur couleur éclatante sous le voile de l'attente et que le mélange est chatoyant et étrange. L'enfant est heureux. Il a réussi. Il n'avait pas vu le bijou fragile et précieux. Il a fait ce cadeau magnifique à sa mère et elle lui tend en échange un autre secret de l'écriture. La beauté est aussi dans l'œil de celui qui regarde. Le sens des mots se découvre parfois dans le cœur de celui qui reçoit.

Longtemps après, un vieux monsieur assis à sa table devant sa feuille, le stylo à la main, soupire de soulagement quand il arrive au bout de son souvenir. C'est ce qu'il a cherché toute sa vie. Faire briller les yeux des gens qu'il aime. Donner à d'autres qu'il ne connaît même pas des bijoux à toucher et à inventer. C'est le travail secret et mystérieux de la vie, la recomposition qui part d'une existence laborieuse et mal-aimée de chenille à la poésie fragile d'un papillon. Par l'intermédiaire du mystère absolu de la nymphose, incompréhensible métamorphose d'une larve en une nymphe féérique et bientôt flamboyante. Qui bien entendu va peut-être se faire manger sous nos yeux.

Le vieil homme déploie alors ses ailes et s'envole.

3. L'envol

Pépé est mort aujourd'hui. Je suis triste. Je l'aimais beaucoup mon pépé. D'ailleurs, des tas de gens l'aimaient bien. Il faisait plein de conférences, il s'habillait chic et tout le monde l'écoutait. Parfois, des messieurs bien habillés et à l'air sérieux venaient le voir et maman me disait de ne pas faire de bruit.

Mais quand je suis entré dans son bureau, rien n'avait changé. Tous ses livres, même les grands avec les planches qui me plaisent, les drôles d'insectes et les fleurs jolies, ils étaient tous là. La table était comme toujours recouverte de petits pots de peinture, de pinceaux, de fioles, de crayons et de stylos de toutes les couleurs. Toutes sortes de papier aussi. Pépé m'en faisait des pliages, j'en ai plein sur mon étagère. Je me suis approché de la vitrine où pépé mettait ses sculptures des pays lointains. Il y tenait beaucoup mon pépé, mais des fois il me laissait prendre une petite grenouille au creux de mes mains ou bien je caressais doucement les ailes de sa libellule...

C'est alors que je l'ai vu. J'entendais de loin les sanglots étouffés de maman. Mes yeux étaient encore plein de larmes. Mais j'ai su tout de suite. Ce n'était pas un Robert le diable, découpé et fauve. Je l'aimais bien et même, pépé m'avait montré la petite marque, le petit C blanc qui est sa signature. De toute façon, c'est un casanier, le Gamma et ça n'aurait pas convenu. J'aurais imaginé plutôt un Vulcain au moins, ce fier voilier dont pépé admirait la livrée avec ses bandes bien rouges et ses points blancs. Et puis lui, c'est un grand migrateur... J'aurais attendu un flambé, ce grand porte-queue magnifique. Moi j'aime bien son œil bizarre, rouge et cerclé de noir, avec un très joli bleu qui l'entoure. Et il vole bien, je le sais, il est difficile à attraper !

Rien de tout ça. Il était là tapi dans un coin. On ne voyait que lui pourtant. Sa couleur est si belle, si éclatante. Il est tout petit pourtant mais d'un bleu qui vient du paradis... c'est ce que disait mon pépé. Il me faisait un clin d'œil : « C'est pour ça qu'on l'appelle Bleu Céleste, le Bel Argus ! » Et c'était bien lui, j'en étais sûr ! L'habit élégant et impeccable, si brillant avec son liseré noir, les franges blanches finement entrecoupées de noir aussi... très poilu aussi, ça me faisait rire ! Quand il referma tout doucement ses ailes dans un chuintement bleuté, je vis les points noirs et les petites demi-lunes orangées. Pépé les nommait des lunules. Ce n'était pas un papillon que l'on trouvait facilement autour de chez nous avec les vergers et les orties du jardin mais on le voyait souvent voler lors de nos promenades avec pépé, au dessus des

prairies sèches. Pépé me disait qu'il était important de savoir la nature du sol. Le bel Argus aime le calcaire.

Quand je réalisai, je me mis à sauter partout, à pousser des petits cris de joie, à tournoyer dans une vraie parade. Mais je me dis aussi qu'il ne fallait pas alerter maman. Elle ne comprendrait pas peut-être. Il valait mieux garder le secret. J'avancais alors ma main lentement, le cœur échevelé. Le Bleu Céleste vint tout de suite s'y poser. Je sentis la caresse de ses pattes, le frôlement de ses antennes, le bruissement de ses ailes contre ma peau. J'approchai mes yeux des siens et vis en miroir dans les innombrables facettes noires, l'image démultipliée d'un garçon de sept ans qui venait de se transformer à jamais. Mon cœur se contracta, mon souffle se fit court. Je lui parlai à mi-voix. Je m'approchai de la fenêtre, l'ouvris maladroitement de ma main libre. Et là, approchant mon visage de mes mains en coupe, tout doucement je lui dis Adieu. Tout doucement je soufflai sur le petit insecte et tout doucement je refermai la fenêtre, ne quittant pas des yeux le point d'azur qui montait vers le fond du ciel. Je tremblais de bonheur et de chagrin.